

Coincé ?

Par Nicolas Demange, écrit à Paris le 28 Janvier 2006.

« Avance, connard, avec ta chignole ! » se dit-il intérieurement. Jamais il ne le dirait à haute voix. Il a été élevé ainsi. Il n'en est pas moins énervé. Enervé et résigné. Encore une fois, il a fait un choix et encore une fois ça n'a pas été le bon. Tous les matins, il va travailler en prenant le même chemin ; la radio allumée lui avait crié la présence de l'embouteillage dans lequel il est coincé mais il a choisi de suivre la routine. Comme d'habitude, son choix se retourne contre lui. Il ne compte plus les fois où le sort lui a tourné le dos.

Etant jeune, il avait abandonné ses études pour se consacrer à une œuvre humanitaire en Pologne. A son retour, il ne voulait plus aller à l'école qui, d'ailleurs, ne semblait plus vouloir de lui non plus. Et pourtant il aimait les études, mais sa mère souhaitait « élargir ses horizons » comme elle se plaisait à dire. Elle lui répétait : « tu n'es pas grand-chose, si tu veux être quelqu'un, tu dois aider les autres et rester à ta petite place ». C'est pourquoi ça ne le gênait pas de laisser passer une femme et ses enfants devant lui dans la file d'attente du cinéma, ça ne le gênait pas de prêter un peu d'argent à un ami dont il ne revoyait jamais la couleur (de l'ami et de l'argent). Il s'était toujours effacé pour laisser la place aux autres et c'est vrai qu'intérieurement il sentait, il était convaincu qu'il faisait quelque chose de bien, qu'il était bon. Mais le sort lui rendait rarement la pareille.

Une fois pourtant, en s'occupant des géraniums de la voisine, sur les conseils « ordonnés » de sa mère, il eut enfin de la chance : lui qui pensait finir sa vie seul, rencontra sa future femme. La voisine était une vieille femme sur laquelle le temps avait fait son œuvre. Cette dernière s'occupait d'une jeune fille. Celle-là même qu'il épousa quatre ans plus tard d'un commun accord entre les deux marâtres de voisines.

Sa femme, au début, était comme lui. Elle déambulait dans les rues, les yeux fixés au sol de peur de croiser le regard oppressant et évidemment supérieur d'un autre. Avec son nouveau mari, elle trouva en lui quelqu'un d'encore plus misérable. Elle reprit confiance en elle. Son regard portait plus loin que jamais. Encore une fois, il avait sauvé quelqu'un à ses dépens.

Et le revoilà de nouveau dans une situation où il subit. Les assauts incessants des klaxons et autres jurons des automobilistes, vociférant dans leurs excroissances auriculaires que sont devenus les téléphones portables, lui portaient sur les nerfs. Comme à son habitude, il fulminait mais intérieurement. Cette colère était visible à l'extérieur lorsqu'il se tirait le bout des moustaches comme si celles-ci étaient reliées à quelques glandes sécrétant un anti-stress.

Un jeune premier au volant de sa grosse voiture achetée par ses parents force le passage devant lui. Par réflexe, il recule au maximum jusqu'à frôler la voiture derrière lui afin de faciliter le passage au prédateur. Raymond envoie un timide sourire qui n'eut aucune répercussion sur la face impassible et fière du blanc-bec qui parvient à se faufiler devant lui laissant Raymond à son stress et ses moustaches.

Raymond est fleuriste. Les fleurs ne le passionnent guère mais il a trouvé dans ces amies végétales des êtres qui lui rendent un peu. Il s'occupe d'elles et elles le récompensent en donnant de beaux boutons puis de magnifiques corolles aux milles couleurs qu'il vend caché derrière son haut comptoir en bois. Il ne parle que très rarement aux clients et les sert les yeux baissés. C'est en allant à sa boutique qu'il fut pris dans la vague dantesque et matinale des véhicules.

Au moins, il a tout le temps de penser profondément à son problème d'alternative, son manque de chance dès qu'il fait un choix. Il se rend compte d'une chose. Sa vie aurait peut être été plus appréciable s'il avait un peu pensé à lui dans ses choix. A toujours s'effacer devant la volonté des autres, ces derniers ont pris l'habitude de lui marcher dessus. Et si pour une fois, il faisait quelque chose pour lui. Et si, par un effort considérable, il atteignait un degré d'égoïsme tel qu'il oserait forcer le passage.

Il lâche ses moustaches tordues, lève doucement la tête, jette quelques coups d'œil craintifs autour de lui. Le vacarme des klaxons le conforte dans son entreprise. Il embraye et commence à desserrer doucement son emprise du frein. Son cœur s'accélère. Il n'ose regarder le visage des conducteurs furibonds dont il est flanqué et à qui il fait cette offense. Eux font tout pour ne pas le laisser avancer. Mais Raymond s'évertue tout de même à continuer. Il se rend compte que ses adversaires ont tellement peur d'abîmer la belle carrosserie de leur bolide

qu'ils s'arrêtent là où Raymond s'obstine pour la première fois de sa vie. Et il passe ainsi une, deux, trois, quatre voitures. Plus il avance plus sa pression augmente. La tête dans le volant, il voit enfin un peu plus d'espace. Le trafic se fluidifie à ce stade. Un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur lui permet de voir s'éloigner la masse bruyante des automobiles coincées. Il est passé. Et mieux encore, il ne sent pas une once de culpabilité. Il se redresse au point même où son cou, habitué à être courbé, lui fait mal.

Raymond force l'allure, le sourire au coin des lèvres.

Tranche de vie n°1